

CHARLOTTE MONÉGIER

Le Petit Peuple des nuages



2020 © *Éditions Lunatique*
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-84-5

LUNATIQUE

NUIT BLANCHE À SOWETO

J'ai glissé quelques grammes de poudre brune dans un sachet de plastique. Les premières gouttes de sueur perlent à mon front. Je sais que je ne dois pas paniquer, mais c'est plus fort que moi. Mon corps s'exprime, il montre ce qu'il ressent. Et, lorsque le douanier m'ordonne d'ouvrir mon sac à dos, je me raidis. Heureusement, je suis étranger. Je parle mal l'anglais et ne connais pas un mot d'afrikaans. J'ai des excuses.

Le douanier me regarde d'un œil soupçonneux, il n'a pas l'air commode. Pourtant je suis un garçon banal. Un mètre quatre-vingt-deux, cheveux blonds frisés, posture voûtée. Mes yeux sont d'un bleu triste délavé, jamais une fille n'a plongé dedans. Les quelques simulacres d'amour que j'ai eus sont restés au bord de mes cils, sans vouloir sauter.

Je vide mon sac lentement. J'ai peur de tomber sur le sachet de poudre brune, le douanier semble si sévère. Il a croisé les bras et tape maintenant du pied, je dois me dépêcher. Une file gigantesque de passagers s'est formée derrière moi, comme si tous les avions du monde s'étaient donné rendez-vous au même endroit, au même moment,

pour décoller. C'est sans doute le cas, me dis-je, oui, c'est cela : une force magnétique les a attirés vers ce lieu, inconnu de moi, adoré par mon père; ils sont venus lui rendre un dernier hommage; mon père ce pilote, mort en plein vol; non mais quelle ironie! Par chance, son copilote a pu prendre la relève. Il a posé l'appareil comme il faut, sur la bonne piste d'atterrissage, à Roissy, et personne d'autre n'est mort. Il n'y a eu que mon père.

Mais, ciel! C'était mon père!

Son sang était mon sang, sa peau était ma peau. Alors j'ai cette pensée honteuse : j'aurais volontiers échangé la vie des cinq cent dix autres passagers contre la sienne; j'aurais préféré voir cette vieille dame aux cheveux blancs quitter ce monde; et ce bébé aussi, j'aurais aimé qu'il meure, qu'il ne sourit plus, qu'il ne pleure plus, et sa mère avec; les hôtesse de l'air, les chômeurs, les médecins; les secrétaires, les connards et les êtres merveilleux; voilà : je le pense! Avec toute la force de mon cœur! J'aurais voulu qu'ils crèvent, tous, à la place de mon père!

LE PETIT PEUPLE DES NUAGES

Il ne comprend pas ce qui dessine les formes dans le ciel. Certaines sont arrondies, d'autres non. Il les pointe du doigt, poussant de faibles gémissements, et tente d'arracher à la voûte celles qui l'amuse le plus. Des traces noires sur le ciel jaune, des traces grises sur le ciel vert, des traces rouges sur le ciel bleu. Puis il accueille, en ouvrant ses paumes, les dégradés du soir violet qui chute sur notre toit.

Je ne connais rien aux nuages, alors je murmure : « C'est la pluie qui dort dedans ». Il me regarde d'un œil curieux, je crois qu'il veut savoir si la pluie c'est comme les larmes, je dis : « Oui, c'est pareil. Un nuage doit craquer ». Au-delà des dégradés, plus loin encore que les traces colorées, un point lumineux attire son attention. C'est probablement Vénus ou l'étoile du Berger. Faut-il que j'explique ce qu'est l'étoile du Berger, ce qu'est Vénus ? Qu'est-ce qu'un berger, d'ailleurs ? « Le gardien des yeux de la nuit. »

Il me sourit.

Dans la pièce obscure, le corps repose depuis plusieurs heures. Déjà l'odeur de la peau morte enveloppe notre maison. Des liquides pâles s'écoulent du nez, des oreilles ; on n'a rien vu venir, c'est comme des torrents minuscules, des jets de sève, des coulées de peur.

Mon enfant se lève, pour s'approcher.

« Non, je fais, chut, reste là. Près de moi. »

Il se blottit contre mon ventre chaud — et dire qu'il y a deux ans encore il était en moi ; il y a deux ans je le mettais au monde dans cette clinique privée ; et dire que le corps aux liquides pâles était bien vivant, à mes côtés, qu'il m'a tenu la main, baisé la joue, la bouche ; dire que c'est de lui qu'est né mon garçon, mon garçon qui ne comprend pas la forme des nuages... qui ne comprend pas pourquoi son père ne bouge plus.

pp. 35/36

JE SUIS DE CEUX QUI RESTENT AU PORT

Ai-je quarante ans, huit ans à nouveau ? Je ne sais plus. Mes mains sont larges, mes poils ont poussé. Je dois mesurer près de deux mètres de haut, un géant aux cheveux noirs. Mon allure est tranquille et lorsque je rentre tard le soir d'une journée simple de travail, j'ai des fatigues dans les jambes. On dit que j'ai le visage d'un homme, avec ses crevasses et ses traces du temps. Aux coins de mes paupières, de fines ridules montrent que j'ai su fermer les yeux. Sourire et pleurer, aussi. Mes épaules sont larges et fortes ; j'aurais pu porter un tas de poids lourds, tirer des chagrins, amasser des regrets. J'aurais pu en faire d'énormes paquets et les entreposer dans un coin secret de ma mémoire avant de les oublier à jamais. J'aurais pu hisser mon rêve d'enfant au-delà de ma vie, l'accrocher à un drapeau, et le drapeau aurait volé sous tous les vents du globe, planté à l'arrière d'un bateau. Mais je suis ancré dans la terre, par nature ou par blessure, et je n'ai jamais su partir. L'aventure n'est pas pour moi, c'est ainsi : je suis de ceux qui restent au port.

Lorsque j'ai reçu la lettre de mon père, hier soir, la tempête a soulevé mon cœur. Et avec lui, tous mes souvenirs d'enfance. Je les ai vus décoller, prendre leur envol

et danser comme des diables pour me tenter ; ils disaient : « Regrette ! Vois un peu comme on s'amuse quand on est libre ! ». Et ce matin je me demande : qu'aurait été ma vie si j'avais voyagé ?

Ma femme chérie dort dans notre lit. Elle ne sait pas. Parfois ses doigts blancs et fins s'écartent puis se referment au creux des paumes. Ses ongles laissent des marques en forme de lunes ; à quoi ressemble la Lune sous d'autres latitudes ? J'examine attentivement le visage de ma femme, ma si jolie femme ; que peut-elle bien attraper entre ses mains : ma peau, mes larmes, mes renoncements ? Peut-être rien de tout ça. Peut-être que je me trompe, et qu'elle se trompe, et que nous ne nous aimons pas vraiment. Je veux dire, ma chérie, si tu n'avais pas ces yeux, tristes comme ceux de ma mère, t'aimerais-je quand même ?

pp. 75/76

IL N'AVAIT JAMAIS VU LA MER

Le Vieux-Johnny ajusta son pantalon pour caler sa ceinture au-dessus de son nombril. Avec le temps, ses hanches s'étaient couvertes d'une épaisse couche de graisse et des bourrelets dégringolaient le long de son abdomen. Ses soixante-douze ans pesaient lourd dans son ventre, c'était toujours compliqué d'avoir une tenue digne et correcte. Le Vieux-Johnny avait un travail fatigant, qui nécessitait de courir sur plusieurs centaines de mètres. Il sautait, sur place et sur les côtés ; il dansait, se trémoussait, s'accroupissait ; hurlait dans un micro des phrases qu'il connaissait par cœur depuis l'enfance ; des *OK*, des « Ah que », des *Salut les copains*. Il fallait que ça tienne. La chemise, le cuir, le jean. Sa dignité. D'autant que tout le pays l'adorait — le pays de la Champagne berrichonne —, et pour lui c'était important : il ne fallait pas décevoir le pays.

Alors il se concentra.

Je n'ai pas mal au ventre. Cette douleur aux intestins n'existe pas. Chaque samedi soir depuis cinquante-six ans, je monte sur scène. Ce sera aujourd'hui. Je suis chanteur. Je suis artiste. Je suis : Johnny Hallyday.

Comme d'habitude, de nombreux fans s'étaient pressés sur l'esplanade de la mairie. Ils venaient de Saint-Florentin, de Paudy et de Giroux. Parfois même d'Issoudun et de Châteauroux. Le Vieux-Johnny était une vraie star locale, il en avait conscience, et lorsqu'il croisa son reflet vieilli dans la glace de sa loge — une pièce minuscule, en préfabriqué — il eut peur. Et si la douleur revenait ce soir ? S'il tombait sur scène, si sa voix se brisait ?

On frappa à la porte, tout était prêt. On n'attendait plus que lui.

pp. 133/134